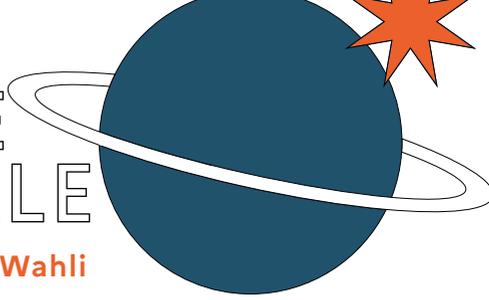


UNE HISTOIRE SIDÉRALE

Myriam Wahli



S'il était représenté sous forme de tapis, le vivre-ensemble serait fait de beaucoup de fils tendus, notamment par les relations de voisinage. Vous détestez votre voisine, la tonte négligée de son gazon vous ronge de l'intérieur et pourtant, au fil du temps, sans que vous vous en aperceviez, vous commencez à avoir besoin d'elle. Elle vous donne quelque chose à raconter, elle est votre os à ronger, comme si l'hôte était devenu aussi dépendant du parasite que l'inverse.

Raph et moi ne sommes pas épargnées par le phénomène. Il faut dire que les conditions de notre habitat ne nous ont pas aidées, hein Raph ?

— ...

Voilà. Typique. Raph est plutôt du type taiseuse. Genre extrême. Ce n'est pas ma première voisine. J'en ai eu tellement que j'aurais de la peine à me souvenir de toutes. Raph et moi formons un quartier à nous seules. Ou une ville. Ou un pays. Nos voisines les plus proches, nous les apercevons grâce à leur lumière, petites taches blanches, jaunes, rouges, parfois bleutées et qui ont toutes pour point commun de ponctuer l'espace comme des lampadaires allumés 24 heures sur 24. Quand Raph est venue s'installer à côté de moi, j'ai tout de suite nourri de grands

espoirs quant à notre lien. Je ne saurais pas dire à quoi c'était dû en particulier. Peut-être à sa grande taille. Plutôt rassurante. Ou peut-être que c'était lié à sa température. Il émanait d'elle une chaleur rassurante, une chaleur qui disait : ici, on est bien. J'ai donc très vite essayé de me rapprocher un peu de cette chaleur et mes tentatives se sont toutes soldées par de cuisants échecs. J'ai mis du temps à comprendre qu'avec Raph, ça ne servait à rien d'insister. Chaque rapprochement que j'ai tenté s'est conclu par une morsure. Comme si pour me punir d'avoir insisté, Raph prélevait sur moi un petit bout de matière. Sa façon à elle de poser sa limite, de dire : jusqu'ici, pas plus loin. Elle m'a toujours tourné autour, dès le début, comme un soleil tranquille. Menant la danse, se déplaçant en orbite autour de moi. Elle avait donc conscience de mon existence, et ce, malgré son mutisme. Ça ne m'a pas empêchée de tenter encore et encore des rapprochements. C'est une grande source de souffrances de vouloir que les choses soient autrement qu'elles sont. Outre les rapprochements physiques, les morsures pouvaient aussi être causées par les conversations superficielles. Monologues superficiels, devrais-je dire. Avec le temps, et pas

mal d'expériences plus ou moins douloureuses, j'ai réussi à identifier ce qui suscitait son intérêt. Les rêves. Raph semblait tolérer et même apprécier le récit matinal de mes rêves. Plus précisément, le récit du rêve à propos du bus. Ça tombait bien, parce que je rêvais de ce bus presque une nuit sur deux. Une nuit sur deux, dans mon rêve, le bus, qui n'apparaît sur aucun tracé des transports publics, fait la navette en boucle. C'est-à-dire qu'il part d'un point A... et qu'il y revient en fin de parcours. Étonnamment, il y a toujours de nouveaux passagers qui attendent au point A. Les passagers montent et font parfois même plusieurs fois la boucle. Il y a deux versions du rêve. Version un : je suis au volant et je m'adresse aux passagers, en mode chauffeur de bus de voyages organisés. Version deux : le bus semble avancer tout seul, personne n'est au volant et la radio est allumée à l'intérieur, comme pour remplacer mon monologue d'attrape-touristes. Raph semble particulièrement intéressée par cette radio. Peut-être que c'est dans ma tête, mais il me semble même avoir vu la lumière de Raph pulser, un jour, très discrètement, quand je lui faisais le récit de ce que la radio avait diffusé la nuit dernière. Cette nuit, le rêve du bus est revenu. La version deux du rêve, celle avec la radio. En général, j'en profite pour prendre des nouvelles de la Terre, de ce qui s'y passe, mais cette nuit, sur toutes les fréquences, il y avait ce même grésillement. Et entre le grésillement, un son,

un son qui devenait de plus en plus clair, un son qui semblait vouloir dire quelque chose mais sans mots, sans langue. Et alors que je lui racontais ce rêve, le lendemain matin, j'ai compris. Parce que cette fois-ci, les pulsations, pour sûr, les pulsations lumineuses de ma grande Raph n'étaient pas le produit de mon imagination. Comme si elle me disait dans sa langue-lumière : le bus, Sid, le bus, c'est nous ! Sid et Raph, notre voisinage sidéral ! Toi et moi, deux étoiles prises sur une orbite que nous n'avons pas choisie, deux voisines condamnées à tourner en boucle l'une autour de l'autre avec de nouveaux rêves comme seuls passagers. Deux voisines qui ne parlent pas la même langue et qui, pourtant, se comprennent, entre la langue-rêve et la langue-lumière.

